

Louise Spickler
Bâtir l'avenir

Pierre Ranger

Number 210, November–December 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ranger, P. (2000). Louise Spickler : bâtir l'avenir. *Séquences*, (210), 10–11.

Louise Spickler



Bâtir l'avenir

Conceptrice, recherchiste, réalisatrice et auteure, Louise Spickler œuvre dans le milieu des arts depuis de nombreuses années. Après avoir occupé le poste de directrice générale de l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision pendant deux ans, elle dirige, depuis 1994, l'Institut national de l'image et du son avec doigté et passion. Sa contribution à l'épanouissement et au rayonnement de la production télévisuelle d'ici lui a d'ailleurs valu un Prix Spécial au 15^e gala des Prix Gémeaux. Louise Spickler fait le bilan des réalisations de l'Inis, qui célèbre cette année son cinquième anniversaire.

propos recueillis par Pierre Ranger

Comment l'Inis a-t-il vu le jour ?

L'idée est venue essentiellement de différentes personnes du milieu. Les Fernand Dansereau, Claude Fournier, Monique Champagne, Pierre Curzi et autres souhaitaient qu'il existe un centre de formation pour la relève désireuse d'apprendre les métiers liés au cinéma et à la télévision. Ce qui permettrait donc à des gens souhaitant être scénaristes, réalisateurs ou producteurs de travailler en étroite collaboration avec des équipes techniques d'expérience.

Combien de temps la formation dure-t-elle ?

La durée de la formation est de 18 mois. Les étudiants scénaristes, réalisateurs et producteurs doivent, au cours de cette période, réaliser un épisode de télé-série, un documentaire et un court métrage. Les tournages se font toujours dans des conditions professionnelles. Nous n'avons pas voulu nous doter d'équipements qui dicteraient une façon de travailler, ce n'était pas l'objectif. L'Inis est un lieu de rendez-vous, d'ateliers, et la production se fait dans le milieu.

L'Inis serait-il davantage une école de terrain ?

C'est certainement un centre qui est beaucoup plus axé sur la pratique du métier et qui privilégie donc cette dimension. Lorsque le conseil pédagogique et les responsables titulaires ont réfléchi au programme de formation pour aider les étudiants, ils se sont donné deux pôles d'intervention : la maîtrise de la pratique professionnelle et le développement de la créativité. Tout l'esprit de l'Inis est sous forme d'atelier, de *workshop*.

Les ateliers sont-ils les mêmes depuis le début ?

Oui, mais ça se peaufine, ça se questionne, ça s'adapte aussi selon les groupes. Il y a des années où nous avons des étudiants qui ont plus d'acquis que d'autres. Certains ont déjà une certaine expérience du métier.

C'est ce que vous favorisez ?

Essentiellement, c'est ce que nous souhaitons. D'ailleurs, nous n'avons pas encore complètement la clientèle que nous désirions rejoindre. Notre clientèle, reflet de la société, est très scolarisée. La majorité des étudiants ont été à l'université, ils ont étudié en cinéma ou en communications, mais n'ont pas, pour la plupart, beaucoup d'expérience du métier. Je pense que ceux qui se commettent dans des projets indépendants, soit entre eux ou avec des professionnels, ont une longueur d'avance. Quand on a l'urgence de créer, quand on se commet à un projet, quand on vit sa démarche personnelle par rapport à son métier, l'Inis devient alors un centre de formation très important. Pour avoir le goût du risque et de signer quelque chose, ça prend aussi une certaine maturité. Et cette maturité-là vient souvent d'erreurs et d'expériences à force d'écrire, de réaliser et de produire.

Comment assurez-vous une visibilité à vos étudiants ?

Nos courts métrages sont présentés dans plusieurs festivals étudiants. Nous avons eu, comme chaque année, six films à l'horaire du dernier Festival des films du monde. Mais l'esprit de l'Inis n'est pas commercial puisque nous faisons tout avec la complicité de l'industrie. Nous avons également des échanges avec des étudiants d'autres pays qui viennent apprendre ici, et nous là-bas.

Les finissants de l'Inis réussissent-ils facilement à œuvrer dans le milieu ?

Il y en a qui travaillent tout de suite en tant qu'assistants. Les étudiants créent entre eux leurs propres réseaux d'affinités culturelles et artistiques. Certains vont aller travailler au sein des maisons de production, d'autres vont signer leur propre projet.

Croyez-vous que le court métrage soit encore méconnu ?

Absolument. À l'Inis, nous avons formé un petit comité et nous avons commencé à réfléchir là-dessus en nous disant qu'il y a un problème au Québec, puisqu'il est pratiquement impossible de voir les courts métrages qui sont réalisés ici. Comment peut-on alors arriver à poser des jugements sur la relève, voir les tendances ou les talents ? Je pense que l'on devrait certainement aller vers une politique de production et de diffusion du court métrage. C'est un genre en soi. Des courts métrages pourraient facilement être programmés en première partie de films en salles commerciales. Permettre à quelqu'un de réaliser un court métrage, de vivre une expérience de cinéma, de développer des affinités avec des équipes de production, ça ne serait que souhaitable et peu coûteux.

Quelle a été l'évolution de l'Inis au cours des cinq dernières années, ses points forts, ses points marquants ?

Je dirais que nous sommes plus sûrs de nous dans notre relation avec nos étudiants. Nous avons assez bien réussi à leur apporter la notion de rigueur, qui n'est pas nécessairement qu'une question farfelue de paramètres ou de discipline. C'est parfois dur pour

eux, exigeant même, c'est très prenant. Nos finissants sortent d'ici vidés, mais je suis convaincue qu'ils ont aussi beaucoup appris à plusieurs niveaux. Je pense également que le fait que l'industrie soit partenaire à ce point dans le développement de l'Inis est essentiel. C'est la meilleure façon de ne pas s'encroûter et, en même temps, d'évoluer.

Comment entrevoyez-vous le futur à l'Inis ?

Nous avons beaucoup de pain sur la planche. Il y a cette dimension du nouveau média que nous aimerions absolument intégrer à la formation. Essentiellement, nous voudrions qu'il y ait convergence entre cinéma, télévision et nouveaux médias. Nous voulons également faire du perfectionnement pour les jeunes, ouvrir nos horizons à de nouvelles technologies. L'Inis pourrait également offrir un secteur technique, tels les métiers se rapportant au montage, à la direction photo, au son et autres. J'aimerais bien que nous arrivions aussi à avoir un programme de longs métrages. Nous pourrions facilement imaginer une quatrième session où les étudiants réaliseraient un tel projet. Bref, il y a beaucoup de choses à faire et, pour y arriver, ça prend de l'aide financière. Mais toute cette question de contributions est loin d'être évidente, parce que nous n'avons pas de tradition en formation. La plupart des gens qui exercent le métier l'ont appris « sur le tas », comme on dit. Donc, l'investissement financier et humain est toujours loin d'être automatique dans le milieu, et les résultats à ce niveau sont toujours aléatoires.

Même après cinq ans ?

Même après cinq ans. Nous obtenons de l'argent du Québec et d'Ottawa, mais je trouve quand même que nous recevons bien peu compte tenu des milliards de dollars que représente cette industrie. Les secteurs de l'industrie pharmacologique ou de la recherche en aéronautique, par exemple, ont à vivre avec des impératifs technologiques, une compétition internationale et doivent se doter des personnes les plus compétentes. Ils ont l'appui financier nécessaire. Ça devrait être la même chose dans le milieu des arts. Ce n'est pas parce que notre produit est tributaire du talent et ce n'est pas parce que notre univers a ses états d'âme artistiques qu'il ne faut pas tenir compte de la technologie inhérente à chacun de ses métiers. Je trouve incroyable qu'il n'y ait pas d'interrelation possible pour cette génération et qu'il y ait si peu d'argent disponible pour un domaine où, en termes concrets, ceux qui sont formés deviennent par la suite des générateurs d'emplois. Il ne faudrait pas que l'investissement soit simplement accordé à la formation et à la transmission de connaissances. Il faudra en fait qu'il y ait plus d'engagements financiers dans la recherche et le développement. Mais je suis une « étapiste » et nous avons déjà gagné plusieurs batailles à l'Inis dans le passé. Celle-ci ne sera pas la dernière. ❧